

## Si Dieu existe, j'espère qu'il a une bonne excuse

Le 15 août, au Portugal, sur l'île de Madère, des centaines de catholiques priaient à l'occasion d'une fête religieuse. La cérémonie se déroulait en plein air, dans un jardin botanique qui abritait plusieurs arbres centenaires. C'est là que survint un drame inouï. En plein recueillement, alors qu'ils déposaient des cierges vers une image sainte, un vieux chêne s'abattit sur eux et treize fidèles moururent écrasés.

Ce tragique accident a retenu mon attention parce qu'il faisait écho au bilan provisoire des attentats de Barcelone: là aussi, treize morts. Au-delà de la similitude du bilan chiffré, quelle est la différence entre un accident et un crime, entre un vieux chêne et un jeune djihadiste?

Dans l'essai qu'il consacre aux difficultés d'être heureux, *Le Malaise dans la civilisation*, Freud constate que les hommes sont menacés de toute part par trois grandes classes de périls. Les dangers naturels (les tremblements de terre, les maladies, etc.); la violence sociale infligée aux hommes par d'autres hommes (le harcèlement, l'exploitation, etc.); et, enfin, les conflits internes propres à chacun. Il note en effet que la plupart des individus abritent en eux-mêmes leur pire ennemi. Bref, les périls sont naturels, sociaux ou relèvent de la « pathologie » mentale.

Les dangers naturels ont aiguë l'inventivité humaine. Avec la science et les techniques, les humains essaient vainement que vainement de s'en protéger.

Quant aux dangers sociaux et individuels, ils sont subtilement intriqués<sup>1</sup>. Engagé dans une lutte pour la dominance mondiale, l'islamisme conquérant est une idéologie structurée qui exerce sur certains une puissante séduction. Et parmi ses laudateurs<sup>2</sup>, il y a sans doute quelques errants qui trouvent dans l'offre djihadiste une cause qui les stabilise, les valorise et les oriente. Ils déplacent alors sur la scène sociale des impasses personnelles irrésolues.

Voilà pour les périls sociaux et individuels. Quant aux croyants écrasés par le vieux chêne, ils nous touchent à plusieurs niveaux. Les dégâts sont matériels et spirituels, physiques et métaphysiques. En effet, ces treize cadavres soulèvent le problème classique du mal. Comment concilier la notion d'un Dieu d'amour tout-puissant et le scandale de ces morts absurdes? Comment croire en l'existence d'un Dieu protecteur qui décime<sup>3</sup> ses fidèles? (...)

Comment s'en satisfaire? Si Dieu existe, disait Woody Allen, j'espère qu'il a une bonne excuse... Comment Freud concevait-il la religion? Elle serait selon lui une protection imaginaire que les humains opposent à leur détresse réelle. Si tel est le cas, elle nous semble d'une piètre efficacité. A fortiori<sup>4</sup> quand nous apprenons l'accident survenu au Portugal. Ou que des cohortes de fanatiques s'en prévalent pour ajouter de la nuit à la nuit.

Dès lors, à quoi se raccrocher? Comment concevoir le monde et sa place en son sein? La psychanalyse, sans doute, peut y contribuer. (...) Comme Héraclite<sup>5</sup>, Freud considérait volontiers que la vie était l'effet émergent d'un conflit. « De la lutte des contraires naît la plus belle harmonie. » Cette phrase d'Héraclite, qu'il reprenait à son compte, apparaît en effet souvent dans sa correspondance et travaille toute sa conception de l'être humain. Par ailleurs, il considérait finalement que ce conflit opposait des forces de vie et des forces de mort, Eros et Thanatos. Un conflit entre des puissances qui relient, organisent, complexifient et des forces qui séparent, désorganisent. (...)

Eric Vartzbed, *Le Temps*, 6.9.2017

<sup>1</sup>Intriquer: fait d'embrouiller les choses.

<sup>2</sup>Laudateur: personne qui fait un éloge.

<sup>3</sup>Décimer: tuer, massacrer.

<sup>4</sup>A fortiori: d'autant plus que.

<sup>5</sup>Héraclite: philosophe grec.

## Violence et pensée positive au 21<sup>ème</sup> siècle

Depuis le début de cette série d'attaques et d'attentats en Occident, je ne me suis jamais exprimé sur le sujet. Sans doute avais-je l'impression d'être dépassé par les événements, abasourdi par la violence de ces actes sans pitié ni empathie. Et puis peut-être parce qu'ils se sont rapprochés de moi, vivant à Londres, de ma sœur à Berlin, ou de quelques amis à Paris, à Nice et à New York – même si  
5 je n'ai probablement toujours pas mieux saisi les motivations profondes de ces actes de barbarie – ils ont commencé à avoir sur moi les effets pervers de la peur et de l'angoisse. Et ça, je ne l'accepterai pas. Je trouve aujourd'hui important de faire éclater certaines idées reçues et d'exprimer quelques pensées positives. Saviez-vous que le monde n'a jamais été aussi pacifique qu'aujourd'hui ? Ayant commencé le millénaire avec le 11 septembre, l'Irak, l'Afghanistan, Darfour, et la Syrie, et après avoir  
10 vécu les épisodes sanglants décrits en début d'introduction, je conçois qu'il est difficile de le croire. Et pourtant, l'Humanité n'a pas l'air d'avoir connu de période plus paisible.

« À ceux qui seraient nostalgiques d'un passé plus pacifique, je répondrais qu'ils vivent là une grave illusion. Nous savons aujourd'hui que les indigènes de nos continents, dont les vies sont tant romancées dans les livres pour enfants, connaissaient des taux de mortalité causée par la guerre  
15 plus élevés que ceux de nos deux Guerres Mondiales », affirme Steven Pinker dans son livre à succès sur l'histoire de la violence, hautement salué par la critique. Il vous convaincra en passant que l'Homme préhistorique était un sadique, l'Ancien Testament une ode à la violence, la Grèce Antique un terrain de jeux sanglants, l'Empire Romain une quête de sang et les Chevaliers médiévaux des barbares déchaînés. Il passe ensuite au peigne fin l'histoire de la violence pour conclure qu'à tous les  
20 niveaux – dans la famille, dans le voisinage, entre tribus et autres factions armées, et entre nations et États – sa fréquence et son intensité ont drastiquement diminué. Je laisserai les 1'026 pages de cet ouvrage de référence vous en faire un exposé plus complet.

Si cela vous choque toujours, il faut dire que le contexte n'aide pas.  
Tout d'abord, les médias de masse souffrent malgré eux de la maladie d'un modèle qui les pousse à  
25 faire à tout prix sensation : « If it bleeds, it leads ». En français : « Si le sang coule, le sujet sera porteur ». On se croirait parfois assis à une table du country club d'un quartier snob, écoutant des commères en manque d'attention éventrer oralement une voisine absente, simplement par effroi du silence et épouvante de l'oubli. Cela donne trop d'importance à des actes qui ne le méritent pas. Ensuite, le cerveau humain tend à mémoriser plus facilement des scènes de carnage que des  
30 souvenirs de personnes âgées tirant leur révérence devant l'âge et l'inexorabilité<sup>1</sup> du temps. Puis finalement, et cela est plutôt une bonne nouvelle, notre tolérance face à la violence a considérablement diminué à travers les siècles et décennies : abolition des monarchies, abolition de la peine de mort, Droits de l'Homme, Droit de la Guerre, etc.

Pour toutes ces raisons, les actes de violences – pourtant de plus en plus isolés – paraissent bien  
35 plus omniprésents qu'ils ne le sont en réalité. Cette perception doit changer.

Elle doit changer pour deux raisons. La première est que le fait de réaliser le déclin de la violence récompense les efforts de nos ancêtres dans ce but, et par conséquent encourage les nôtres pour un futur meilleur. La seconde est l'immense impact sous-estimé de la pensée positive. Je m'explique.

Milieu des années 1980, la guerre entre Israël et le Liban bat son plein. Un commando de penseurs entraînés à la méditation optimiste est envoyé dans les zones de combats les plus virulentes, avec  
40 pour mission de se réjouir en éprouvant un sentiment de paix, comme si la guerre était déjà terminée. Cette expérience inédite était baptisée « Projet International pour la Paix au Moyen-Orient ». Les résultats furent stupéfiants dans tous les villages qu'ils traversèrent : arrêt des actions terroristes, baisse significative des offensives et des ripostes, respect spontané de trêves<sup>2</sup> inattendues,  
45 fraternisation des camps rivaux. Une étude de l'Université de Princeton pousse le sujet encore plus loin en affirmant qu'il suffirait que la racine carrée de 1% d'une population concernée par une guerre ressente la paix pour qu'elle devienne réalité. (...)

l'Humanité va bien et elle ne s'est jamais mieux portée.

Julien Grange, *Blogs.letemps.ch*, 20.6.2017

<sup>1</sup>Inexorabilité: état de ce qui est impitoyable, inévitable.

<sup>2</sup>Trêve: arrêt provisoire des hostilités.

## Les porcs

UNE LETTRE POSTEE DE KENTBURY ETAIT PARVENUE CE MATIN-LA AU TRIBUNAL DE SHIPBURDEN, A L'ATTENTION SPECIALE DE L'ATTORNEY DU CHEF-LIEU.

« Cher Monsieur,

Ce n'était pas pour en arriver là !

- 5 De père en fils, nous vivons ici, comme nos grands-parents et comme les parents de nos grands-parents et même plus loin dans le passé, comme les fondateurs de notre famille. Dans notre sang, la vigueur des fermiers. Ceux qui ont dépierré les champs, levé les murets, préservé les carrés de forêts et prospéré sur ce calcaire. La question du destin ne se posait jamais : les gosses reprenaient les fermes des pères. Ils travaillaient dur et se montraient dignes. J'ai hérité de la mienne en 1969.
- 10 Le Dorset était un paradis, la vie était douce. Qu'avons-nous fait et qui est coupable ? Comment avons-nous pu laisser l'enfer s'inviter sur ce carré de terre ?  
Je ne veux plus entendre leurs cris. Je ne peux plus les supporter.  
Ils vivent dans l'obscurité en permanence. Lorsqu'on fait coulisser la porte à glissière, ils entendent le grincement et commencent à geindre. Leur plainte gonfle dans le noir. Elle fait comme un rempart qu'il faut forcer pour entrer. Quand ils sentent qu'on pénètre sur les rampes de grillage, ils ruent dans les cages, se cognent aux barres. Le fracas du métal se mêle aux hurlements. La clameur monte en intensité. Je ne veux plus de ces cris : c'est un bruit monstrueux, absurde, un son que la loi de la nature interdit.
- 20 La nuit, les cris sont dans ma tête. Ils me réveillent, vers une heure, après le premier sommeil. Mes cauchemars sont l'écho de ce mal.  
Les choses ont commencé il y a quarante ans. Il y a eu la première ferme intensive et les autres éleveurs ont emboîté le pas. Ensemble, cela n'aurait pas été difficile de résister. On aurait continué comme avant et les tendances du monde auraient glissé sur nous. La difficulté n'est pas de rester à quai, mais de voir monter son voisin dans le train du progrès à côté de vous. C'est le mimétisme qui a
- 25 couvert le Dorset de hangars à cochons.  
La campagne s'était trouvé de nouveaux chefs, des types qui la réorganisaient dans leurs bureaux. De Londres, de Bristol, ils sont venus nous convaincre que l'avenir était dans la production en batterie. Ils disaient qu'aujourd'hui un éleveur doit nourrir des centaines, des milliers de gens entassés dans les villes. La planète n'a plus la place pour le bétail, les hommes n'ont plus le temps
- 30 de les mener au pré. Sur la même surface désormais, la technique permettait d'augmenter les rendements ! Il suffisait de ne plus exiger de la terre qu'elle fournisse sa force aux bêtes, mais de leur apporter l'énergie nous-mêmes, sur un plateau !  
C'était une révolution. Car nous avons été élevés par des gens qui croyaient à la réalité du sang. Jusqu'ici, les bêtes que nous mangions se nourrissaient d'une herbe engraisée dans le terreau du
- 35 Dorset, chauffée au soleil du Dorset, battue par les vents du Dorset. L'énergie puisée dans le sol, pulsée dans les fibres de l'herbe, diffusée dans les tissus musculaires des bêtes irriguait nos propres corps. L'énergie se transférait verticalement, des profondeurs vers l'homme, *via* l'herbe puis la bête. C'était cela *être de quelque part* : porter dans ses veines les principes chimiques d'un sol. Et voilà qu'on nous annonçait que le sol était devenu inutile.
- 40 Ils nous serinaient leur slogan préféré : « Il faut transformer le fourrage en viande. » J'y ai cru. Nous y avons tous cru. Nos yeux ont changé. Lorsqu'on me livrait les sacs de granulés, je voyais des jambons.  
Nous avons du respect pour ces sacs : ils représentaient de la viande. Nous avons de la considération pour la viande : elle représentait de l'argent. Nous avons oublié qu'au milieu, il y avait
- 45 les bêtes. Nous les avons annulées. Et c'est pour cela que nous les avons privées de lumière.  
Nous les avons parquées dans des cages où elles ne pouvaient ni avancer, ni reculer, ni se retourner, ni se coucher sur le flanc. L'objectif était qu'elles se tiennent parfaitement immobiles car le mouvement gaspille l'énergie. »

Sylvain Tesson, *Les porcs*, extrait, *Une vie à coucher dehors*, nouvelles, 2009

## J'ai choisi d'être libre

Prologue.

C'était il y a près d'un an, le lundi 23 novembre 2015. Dix jours exactement après les attentats de Paris et de Saint-Denis. Tant de morts. Tant de blessés. Tant de familles endeuillées.

5 Comme tous les Français, comme tous ceux qui vivent, ou non, en France, et qui l'aiment, comme tous ceux que ces assassinats horrifient, je ressentais une immense tristesse, mais aussi une intense colère. J'étais, je suis toujours, musulmane, et je suis terriblement meurtrie par la violence de ces terroristes qui manipulent l'islam pour justifier leurs actions perverses et sanglantes.

10 En janvier 2015, déjà, bien avant l'attaque du Bataclan, du stade et des terrasses de cafés, il y avait eu les douze morts de *Charlie*, les quatre morts de l'Hyper-Cacher et le meurtre d'une policière municipale à Montrouge. En avril, l'assassinat d'une jeune femme dans sa voiture à Villejuif. En juin, un patron décapité à Saint-Quentin-Fallavier. En août, une attaque du Thalys empêchée à la dernière seconde par des héros.

15 Toutes ces horreurs revendiquées par Al-Qaïda et l'État islamique, des barbares qui appartiennent au mouvement salafiste<sup>1</sup> de l'islam, celui qui revendique l'islam « des origines », celui des « pieux prédécesseurs » : les compagnons du Prophète. Tous ces salafistes ne sont pas terroristes dans l'âme, mais un certain nombre d'entre eux, si : ceux-là revendiquent le jihadisme.

Je n'ai jamais été extrémiste, je n'ai jamais excusé le terrorisme, mais j'ai été salafiste. J'ai vécu durant de longues années selon les préceptes du fameux « islam des origines », j'ai ainsi appartenu à la famille des musulmans que l'on peut qualifier d' « ultraorthodoxes », ou d'islamistes.

20 Le lundi 23 novembre 2015, donc, j'ai publié deux photos de moi sur ma page Facebook. Sur la première, j'ai la vingtaine, je suis vêtue d'un immense voile noir, le *jilbab*, ma tenue habituelle de salafiste. Sur l'autre, toute récente, je suis en pantalon et petite veste noire élégante, tee-shirt et tête nue.

25 Toujours sur Facebook, j'ai accompagné ces photos d'un long message dans lequel j'expliquais mon passé de salafiste, et comment je me suis libérée de ce carcan. J'ignorais alors que ces photos et leur message chambouleraient ma petite vie tranquille.

30 La publication de ces deux photos fit l'effet d'une bombe sur les réseaux sociaux : ma page Facebook devint soudain un vrai champ de bataille. Elle ne m'appartenait plus : des milliers de personnes, du monde entier, se l'étaient appropriée. En quelques jours, plus de 80 000 femmes ou hommes de tous bords avaient *liké* ma publication, et 32 000 la partageaient. La plupart utilisaient mes photos pour s'insurger contre l'extrémisme religieux et l'oppression de la femme. Mais d'autres, des musulmans, m'insultaient et me menaçaient. Et, comme toujours sur Facebook, les gens commentaient, se répondaient, se félicitaient, s'insultaient... J'étais sidérée par l'ampleur que prenait l'affaire. Mais le plus touchant, pour moi, ce fut ces toutes jeunes filles qui me contactaient discrètement en privé :  
35 elles me disaient leurs doutes, et me demandaient à moi, si, vraiment, elles étaient obligées de porter le voile. Des épouses m'avouaient leur souffrance. Elles rêvaient de suivre le même chemin que moi, de quitter un mari violent, un entourage étouffant. Mais elles se sentaient perdues. Démonies, elles ne trouvaient pas le courage de faire le grand saut dans l'inconnu. Elles n'avaient aucun moyen de subsistance : comment allaient-elles nourrir leurs enfants ? Et comment leur communauté réagirait-elle si elles s'enfuyaient ? Je ne doute pas qu'elles se reconnaîtront dans ce livre. Nos chemins vers  
40 le salafisme se sont forcément ressemblés à un moment ou à un autre. Nous sommes sœurs. J'espère qu'elles trouveront un peu de force dans l'histoire de ma vie, un peu de force pour se débarrasser des liens qui les entravent. Et c'est d'abord pour elles que j'écris.

Henda Ayari, *J'ai choisi d'être libre*, témoignage, extrait, Flammarion, 2016

<sup>1</sup>Salafiste: qui préconise un retour aux sources du Coran et de la Sunna, qui développe donc une vision radicale et rigoureuse de l'application des principes de l'islam.

### Smita, Giulia, Sarah, 3 histoires, une tresse

Dans certains villages, les Dalits<sup>1</sup> doivent signaler leur présence en portant une plume de corbeau. Dans d'autres, ils sont condamnés à marcher pieds nus – tous connaissent l'histoire de cet Intouchable, lapidé pour le seul fait d'avoir porté des sandales. [...]

5 Mais ce matin n'est pas un jour comme les autres. Smita a pris une décision, qui s'est imposée à elle comme une évidence : sa fille ira à l'école. Elle a eu du mal à convaincre Nagarajan. A quoi bon ? disait-il. Elle saura peut-être lire et écrire, mais personne ici ne lui donnera du travail. On naît videur de toilettes, et on le reste jusqu'à sa mort. C'est un héritage, un cercle dont personne ne peut sortir. Un *karma*<sup>2</sup>.

10 Smita n'a pas cédé. Elle en a reparlé le lendemain, le jour d'après, et les suivants. Elle refuse d'emmener Lalita en tournée avec elle : elle ne lui montrera pas les gestes des videurs de toilettes, elle ne verra pas sa fille vomir dans le fossé comme sa mère avant elle, non, Smita s'y refuse. Lalita doit aller à l'école. Devant sa détermination, Nagarajan a fini par céder. Il connaît sa femme ; sa volonté est puissante. Cette petite Dalit à la peau brune qu'il a épousée il y a dix ans est plus forte que lui, il le sait. Alors il finit par céder. Soit. Il ira à l'école du village, il parlera au Brahmane<sup>3</sup>.

15 Smita a souri secrètement de sa victoire. Elle aurait tant voulu que sa mère se batte pour elle, tant aimé passer la porte de l'école, s'asseoir parmi les autres enfants. Apprendre à lire et à compter. Mais cela n'avait pas été possible, le père de Smita n'était pas un homme bon comme Nagarajan, il était irascible et violent. Il battait son épouse, comme tous le font ici. Il le répétait souvent : une femme n'est pas l'égale de son mari, elle lui appartient. Elle est sa propriété, son esclave. Elle doit se  
20 plier à sa volonté. Assurément, son père aurait préféré sauver sa vache, plutôt que sa femme.

Smita, elle, a de la chance : Nagarajan ne l'a jamais battue, jamais insultée. Lorsque Lalita est née, il a même été d'accord pour la garder. Pas loin d'ici, on tue les filles à la naissance. Dans les villages du Rajasthan, on les enterre vivantes, dans une boîte, sous le sable, juste après leur naissance. Les petites filles mettent une nuit à mourir.

25 Mais pas ici. Smita contemple Lalita, accroupie sur le sol en terre battue de la cahute, en train de coiffer son unique poupée. Elle est belle, sa fille. Elle a les traits fins, les cheveux longs jusqu'à la taille, que Smita démêle et tresse tous les matins.

Ma fille saura lire et écrire, se dit-elle, et cette pensée la réjouit.

Oui, aujourd'hui est un jour dont elle se souviendra toute sa vie.

Laetitia Colombani, *La Tresse*, roman, 2017

<sup>1</sup>Dalit : synonyme d' « Intouchable », appartenant à des groupes d'individus considérés en Inde, du point de vue du système des castes, comme hors castes et affectés à des fonctions ou métiers jugés impurs.

<sup>2</sup>Karma : principe de l'hindouisme qui veut que la vie des hommes dépende de leurs actes et vies passés, en gros synonyme de destin.

<sup>3</sup>Brahmane : membre de la caste des religieux dans l'hindouisme.

**FRANÇAIS** LANGUE STANDARD

TEXTE

6

**Sarah, Smita, Giulia, 3 histoires, une tresse**

Il aura suffi d'un mot, un mot seulement dans une oreille mal avisée. Le mal est fait.

C'est maintenant officiel, tout le monde le sait : Sarah Cohen est malade.

Malade, autant dire : vulnérable, fragile, susceptible de laisser tomber un dossier, de ne pas se donner à fond sur une affaire, de prendre un congé longue durée.

5 Malade, autant dire : pas fiable, sur qui on ne peut compter. Pire, qui peut vous claquer dans les doigts dans un mois, un an, qui sait ? Sarah l'entend un jour dans un couloir, cette phrase terrible, à peine chuchotée : oui, qui sait ?

Malade, c'est pire qu'enceinte. Au moins, on sait quand une grossesse finit. Un cancer, c'est pervers, ça peut récidiver. C'est là, comme une épée de Damoclès<sup>1</sup> au-dessus de votre tête, un nuage noir qui  
10 vous suit partout.

Sarah le sait, un avocat se doit d'être brillant, performant, offensif. Il doit rassurer, convaincre, séduire. Dans un grand cabinet d'affaires comme *Johnson & Lockwood*, des millions sont en jeu. Elle imagine les questions que tous doivent se poser. Va-t-on pouvoir continuer à miser sur elle ? A lui confier des dossiers importants, des affaires qui prendront des années ? Sera-t-elle seulement là  
15 quand il faudra les plaider ?

Les nuits blanches, les week-ends de travail, sera-t-elle encore capable de les concéder ? En aura-t-elle seulement la force ?

Dans son bureau, là-haut, Johnson l'a convoquée. Il semble contrarié. Il aurait aimé qu'elle vienne lui parler, apprendre la nouvelle de sa bouche. Ils ont toujours eu une relation de confiance, pourquoi  
20 n'a-t-elle rien dit ? Sarah remarque pour la première fois que le ton de sa voix lui déplaît. Cet air condescendant, faussement paternaliste qu'il prend avec elle, et qu'à bien y réfléchir il a toujours pris, elle le vomit. Elle aimerait répondre qu'il s'agit de son corps, de sa santé, que rien ne l'oblige à l'en tenir informé. S'il lui reste un espace de liberté, c'est celui-là, celui de ne pas en parler. Elle pourrait lui dire d'aller se faire foutre, avec son air de fausse inquiétude, elle sait très bien ce qui le taraude :  
25 ce n'est ni de savoir comment elle va, ni comment elle se sent, ni même si elle sera encore là dans un an, non, tout ce qui l'intéresse c'est de savoir si elle sera capable, oui, capable de traiter ses fichus dossiers comme avant. En un mot : d'être performante.

Bien sûr, Sarah ne dit rien de tout cela. Elle garde la tête froide, Avec aplomb, elle tente de rassurer Johnson : non, elle ne va pas prendre de congé longue durée. Elle ne va pas même s'absenter. Elle  
30 sera là, malade peut-être, mais là, elle assumera ses fonctions et suivra ses dossiers.

Laetitia Colombani, *La Tresse*, roman, 2017

<sup>1</sup>Épée de Damoclès : danger qui plane sur quelqu'un et qui peut se manifester à tout moment.

## Le grand n'importe quoi

C'est une anecdote qu'on vient de me rapporter et qui illustre le désordre mental qui s'empare de la cervelle de beaucoup de nos contemporains quand il s'agit du costume et est comme un contrepoint à l'actualité de cet été épuisant : la semaine de la rentrée un jeune professeur du secondaire vient faire ses cours en short. La directrice le convoque et lui explique que ce n'est pas une tenue appropriée pour un enseignant. Réponse de l'intéressé : « Ben quoi ? Tu viens bien en jupe, toi » ...

5 Au lieu de sangloter devant tant de bêtise et de confusion mentale, j'ai décidé de reprendre ma chronique de L'Hebdo.

Pendant cet été caniculaire et troublé, agité par des rimes horribles et des polémiques parfois incompréhensibles, il pouvait en effet sembler dérisoire de s'occuper de savoir-vivre et même de

10 code social. Et ces derniers mois, je me suis plutôt consacrée à des débats écrits ou oraux plus politiques, plus « sérieux », plus urgents en un mot.

Pourtant, la réflexion sur le code social s'impose à moi. (...)

Comme le dit l'anecdote du début, il s'agit ici du code vestimentaire, de la signification sociale (ou politique) de tel ou tel vêtement. (...)

15 Mais les faits divers et les empoignades de l'été ont bien montré l'importance du vêtement, et ceux qui rigolent, ironisant sur ce « tapage à propos de bouts de chiffon » ne comprennent absolument rien aux enjeux qui se cachent derrière ces polémiques.

Qu'on le veuille ou non, la façon de s'habiller est la façon de se présenter au monde. C'est un langage aussi parlant que les mots et qui, plus encore que les mots, s'adresse à tous. Tous les gens

20 qui nous voient, dans la rue, dans n'importe quel espace public ou privé reçoivent le message que nous envoyons par notre tenue.

Et on n'a pas attendu les salafistes, les wahhabites, les juifs orthodoxes, ou autres puritains<sup>1</sup> obsédés pour savoir que c'est aussi un discours politique.

Les plus déterminés des Révolutionnaires de 1789 étaient les « sans-culotte », pas parce qu'ils se promenaient les fesses à l'air, mais parce qu'ils rejetaient la culotte coupée aux genoux et accompagnée de bas de soie que portaient les nobles et les bourgeois, au profit du pantalon.

25 Pantalon dont, en 1800, une ordonnance du préfet de police de la Seine interdit le port pour les femmes, sauf autorisation spéciale pour raison médicale ! Celles qui le porteraient malgré tout seraient assimilées aux prostituées et traitées comme telles. Et, sans aller jusque-là, il était

30 impensable pour une jeune fille, il y a quelques années, d'aller passer un examen en pantalon. Le refus de la cravate a été pour les hommes de ma génération, une façon de s'opposer, là aussi, au code bourgeois.

La mode « unisexe » correspond à la montée sociale et même juridique de l'égalité entre les hommes et les femmes, et justement, le droit de s'habiller comme elles l'entendent, est une conquête récente

35 pour les femmes. (...)

Ce qui m'intéresse c'est cet incroyable désordre, cet absolu n'importe quoi, qui règne aujourd'hui dans les prescriptions vestimentaires. Personne n'y comprend plus rien.

Au nom de la liberté des femmes, on défend une chose et son contraire ; le pantalon, réservé naguère aux femmes de mauvaise vie, est maintenant obligatoire dans certains quartiers, sous peine

40 de se faire traiter de « taspé » ou pire encore... Le short « pour tous » contre lequel j'avais ironisé au nom de l'esthétique (qui est aussi une forme de politesse) dans une chronique qui m'avait valu autant d'injures que de félicitations, est en train de devenir lui aussi une arme politique, et je fais ici mon mea culpa : si aujourd'hui on peut se faire injurier, agresser même, parce qu'on porte un short, alors oui, je retire tout ce que j'ai dit, et vive les grosses cuisses libres !

45 On proclame que le vêtement n'est qu'une question de liberté personnelle, on refuse le diktat du code vestimentaire, jusque dans certaines entreprises, et en même temps on défend le droit d'exprimer sa foi à travers son costume... Bref, on marche sur la tête.

Et dans ce grand « bordel de sens », comme dirait Flaubert, l'enjeu et la victime est bien le corps des femmes, comme dans tous les bordels, d'ailleurs.

Sylviane Roche, *blogs.letemps.ch*, 12.9.2016

<sup>1</sup>Puritan: celui qui professe une grande pureté de principes moraux ou politiques.

## Tartuffe à la plage

Cette année je vais faire des économies de fringues : plus possible d'acheter chez H&M, chez Zara, chez Uniqlo, Marks & Spencer ou Dolce Gabbana. Ils figurent sur ma liste du boycott intégral. Intégral comme les voiles, tuniques, burkinis et autres emballages pour femmes que ces marques proposent désormais. Sur les photos on voit des filles minces et super maquillées manifester leur joie et leur bien-être dans ces sacs d'infamie<sup>1</sup> que je refuse d'appeler des vêtements. « La publicité ment » m'a dit une amie. Oui, c'est vrai. Elle ment toujours, qu'elle nous fasse croire que le bonheur familial réside dans le Ricoré du petit-déjeuner, que l'idéal est de peser 45 kilos pour 1,75 m, ou que la cuisine se nettoie toute seule grâce à Ajax et sa « tornade blanche ». Et là elle ment encore en prétendant qu'on peut être belle et heureuse sous des kilos de tissus lourds, une cagoule en latex qui vous emprisonne la tête et cela sous un soleil de plomb. Elle ment pour les 484 milliards de dollars que représenterait, dit-on, le marché musulman. Bon, c'est vrai qu'à ce prix-là, on hésite à dire la vérité.

Alors c'est peut-être à nous que les milliards ne concernent guère, de la dire et même de la crier. Code vestimentaire... Ce n'est pas la première fois qu'en observatrice attentive des codes sociaux je m'achoppe<sup>2</sup> avec cette question. Cette fois, mon problème, c'est le plus effarant de ces accessoires de l'auto-proclamée « mode pudique », le burkini. Mais il s'agit toujours de rappeler que le vêtement n'est pas uniquement un accessoire de mode, un gadget qu'on porte pour rigoler ou se sentir bien, mais que c'est aussi (surtout) un langage. Qu'on dit quelque chose sur soi, sur notre place dans la société, sur notre rapport aux autres, en choisissant de porter tel ou tel vêtement, et même telle ou telle couleur.

Alors je m'interroge sur le sens de cette « mode pudique » et tout particulièrement sur le *burkini*, dont un récent article du Temps nous apprend qu'il fait problème « sur les réseaux sociaux » (comme si la température d'un problème social ne se prenait désormais plus que là, sur les sacrosaints « réseaux sociaux ». Mais c'est une autre question). Le *burkini* (contraction nous dit-on – non je ne rigole pas, je jure que c'est vrai – de burqa et de bikini) est une sorte de combinaison d'homme grenouille, collante et enveloppante, ne laissant à découvert que le visage, les mains et les pieds. Les malheureuses musulmanes sont censées le porter pour se baigner tout en protégeant les mâles en rut perpétuel qu'elles côtoient. Car la vue de leurs genoux ou de leurs fesses moulées dans un une-pièce, de leurs seins mis en valeur par un soutien-gorge pigeonnant, risquerait de mener ces malheureux à l'apoplexie ou, au minimum, à de mauvaises pensées qui leur fermeraient définitivement les portes du paradis où les attendent (enfin, ouf, il était temps, ça allait exploser là-dedans à force de refoulement!) les houris<sup>3</sup> promises au bon croyant qui empaquette sa femme, sa fille, sa sœur et lapide celles qui ne sont pas d'accord.

Bon, on a sans doute compris que je n'étais pas vraiment pour... Car c'est bien ce que dit ce costume effarant : que le corps des femmes n'est qu'un objet de luxure, un ramassis d'impuretés qu'il faut dissimuler aux yeux du monde et surtout des hommes ; que ces hommes eux-mêmes sont des bêtes incapables de contrôler leurs pulsions. Et les pauvres malheureuses qui, chez nous, le portent « volontairement » et montrent par là la justesse de la maxime de Chamfort : « La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer », proclament leur soumission, leur condition d'objet répugnant, leur demi-humanité... (...)

Sylviane Roche, chronique, *Les blogs de Hebdo*, 2.4.2016

<sup>1</sup>Infamie : caractère déshonorant, honteux, vil, d'une chose, d'un acte.

<sup>2</sup>S'achopper : se heurter à un obstacle, un problème.

<sup>3</sup>Houris : selon la foi musulmane, des vierges dans le paradis, qui seront la récompense des bienheureux.

## Lorsque l'amour ne rend plus aveugle

*A quoi rêvent les jeunes filles? Sûrement pas au prince charmant. Echaudées par les ruptures de leurs aînées, elles ne passent même plus par la case romantisme et intègrent le contrat de rupture dès le premier échange de baiser. Bienvenue dans l'amour réaliste, la désillusion d'une nouvelle génération.*

Selon John Truby, célèbre théoricien américain du scénario, la comédie romantique, ce genre aux codes dramaturgiques immuables, raconte l'histoire d'un personnage dont le manque ne peut être comblé que par une seule personne au monde, rencontrée dès le début du film. Les 90 minutes suivantes consistant en une lente prise de conscience de cette prédestination, jusqu'au fondu au noir augurant d'une vie comblée à jamais... Mais ce grand mythe de l'âme sœur a du plomb dans l'aile. Dans un article intitulé « Pourquoi *Ils vécutent heureux pour toujours* n'est plus cool du tout », le *New York Magazine* prononce même son oraison funèbre, en invoquant justement la dernière « romcom » qui a enflammé le box-office: *La La Land*. Une romance qui, malgré toutes ses tonnes de guimauve, s'achève (attention *spoiler*) sur une rupture sans vaisselle cassée.

10 « Si *La La Land* avait été réalisé à l'époque du cinéma classique de Hollywood, à laquelle le film rend hommage, il se serait sûrement terminé par un mariage heureux. Mais c'était avant Tinder », constate l'auteure, Danielle Friedman.

Car, en 2017, on croit moins au grand destin qu'aux « algorithmes » capables de délivrer les âmes sœurs au kilo: tout ce que vous avez à faire étant de répondre à trois cents questions sur la fréquence à laquelle vous consommez des margaritas et les groupes de rock que vous appréciez. Et les comédies romantiques commencent à intégrer cette ambivalence. »

A l'occasion d'un article sur « l'effet Tinder », *The Guardian* enterre également les promesses d'amour éternel: « Le romantisme est mort. Avouons-le, s'il n'y avait pas la Saint-Valentin et l'industrie du mariage, nous aurions officiellement dépassé le romantisme », assène le quotidien britannique pour qui les gens n'ont plus le temps et préfèrent juger 50 images en deux minutes que passer 50 minutes à évaluer un partenaire potentiel. La flambée du taux de divorce a fini de porter au mythe de la romance. En Suisse, 51,4% des mariages se soldent par une séparation, après une moyenne de quatorze ans d'union, mais 90% trouvent un accord à l'amiable. Sans doute parce que chacun de ces couples envisageait, dès son arrivée à l'autel, la fin inéluctable de l'histoire.

25 Pour le sociologue Christophe Giraud, le XXI<sup>e</sup> siècle inaugure l'ère de l'amour réaliste, où même les très jeunes adultes remplissent les premières lignes de leur CV amoureux avec ce désenchantement lucide. Dans *L'amour réaliste. La nouvelle expérience amoureuse des jeunes femmes* (Armand Collin), il dresse le portrait des 18-25 ans qui ne veulent aimer que dans l'instant. Et sur la pointe des pieds. « Cette génération est très prudente, note-t-il. L'amour réaliste est un modèle de compréhension, proximité et intimité aux antipodes de la passion, où l'on ne se confie pas sur ce que l'on ressent, et où l'on ne se promet rien. La grande phrase, c'est: « On est ensemble sans se prendre la tête. » Au mythe du coup de foudre ou du prince charmant, on préfère l'engagement conditionnel, avec l'idée que les âmes sœurs seront multiples, et où l'amitié est considérée comme la seule dimension stable et continue... »

35 D'ailleurs, loin de se laisser berner par les promesses affectives de Tinder, ces néo-pragmatiques détournent même l'application à des fins utilitaires, dans le seul but de se doper l'ego. C'est le résultat d'une étude menée par la plateforme américaine LendEDU auprès de 9800 étudiants de 18 à 22 ans, afin de connaître leur usage. Conclusion: si 72% ont déjà utilisé l'appli, 44% le font sans intention de rencontre, mais seulement pour accumuler les « matches » afin d'éprouver leur pouvoir de séduction...

Désillusionnés les jeunes adultes? Plus clairvoyants que leurs parents, surtout... « Cette génération est entrée dans l'ère de la maturité amoureuse, constate le psychanalyste François Perlmutter. Grâce à une vie sexuelle plus précoce, ils sont moins aveuglés par le mythe de la passion, si destructeur. Le réalisme amoureux a du bon s'il consiste à faire le deuil du rêve de relation fusionnelle, en réalisant que l'autre ne nous doit pas tout. D'ailleurs le mythe du prince charmant n'est qu'un fantasme de père idéalisé. Alors autant que les jeunes filles n'y croient plus. » (...)

45 Julie Rambal, *www.letemps.ch*, 2 mai 2017

<sup>1</sup>Guimauve : en confiserie, pâte molle faite de gomme et de sucre.

<sup>2</sup>Estocade : coup donné avec la pointe de l'épée.

## Pourquoi je ne suis pas végane

Ma collègue verte<sup>1</sup> lausannoise Léonore Porchet est l'auteure d'un hashtag que j'aime bien : #etreecolocostrigolo. La plupart du temps, ce hashtag est tout à fait justifié. Mais, admettons-le, il y a des domaines où, être écolo, cela peut être un peu compliqué malgré tout. Prenons donc un sujet qui fâche, avec l'alimentation et, en particulier, notre rapport à la viande.

5 Le mouvement végane a pris rapidement de l'ampleur, alors qu'il n'y a pas si longtemps, le simple fait d'être végétarien vous faisait passer pour un ayatollah de l'écologie. Cela ne peut que m'interpeller comme verte. Le véganisme a quelque chose qui me séduit énormément : la cohérence. En effet, les végétariens qui consomment des produits laitiers cautionnent de fait la filière de la viande bovine, dans la mesure où il faut qu'une vache ait régulièrement des veaux pour produire du lait. Or, ces  
10 veaux, il faut bien en faire quelque chose : ils sont consommés par ceux d'entre nous qui sont restés omnivores. Quand on est végane, contrairement aux végétariens, on refuse l'élevage dans son ensemble. Les choses sont claires.

Cette position vaut cependant la peine que l'on réfléchisse à ses aboutissements. Si l'on refuse tout produit issu de l'élevage d'animaux, cela va plus loin que de refuser l'exploitation ou l'abattage de ces  
15 derniers. Si vous décidez, par exemple, de cesser de consommer des produits issus de la pêche ou de la chasse, des animaux sauvages continueront à exister indépendamment de votre choix. Par contre, si nous décidions à large échelle de ne plus consommer de produits issus d'animaux d'élevages, ceux-ci disparaîtraient car ils n'existent que du fait de notre consommation. Se pose alors une question fondamentale : leur disparition est-elle souhaitable ? Dans le cas de l'élevage industriel  
20 de masse, je pense que oui. De telles vies entrent tellement en contradiction avec les besoins fondamentaux d'êtres sensibles, qu'elles ne valent pas la peine d'être vécues. Mais, dans de bonnes conditions d'élevage, à petite échelle, extensives, en plein air, correspondant aux besoins de l'espèce, de telles vies ne pourraient-elles pas valoir la peine d'être vécues ?

Même si j'ai le plus grand respect pour ceux qui ont fait le choix d'être véganes, je continue à manger  
25 des laitages et, de temps en temps, la viande qui va avec. Parce que, à tort ou à raison, je ne peux pas renoncer à l'idée qu'un élevage respectueux est possible et que, dans certaines conditions, des animaux de rente peuvent vivre une vie digne d'être vécue. Peut-être aussi parce que je suis gastronome et que je ne suis pas prête à un si grand changement... Mais j'ai réduit drastiquement ma consommation et je choisis des produits locaux et labellisés. Pour notre santé, il est recommandé de  
30 se limiter à 240 grammes de viande par semaine. Ce qui est bon pour nous est aussi bon pour notre environnement. En Suisse, nous engloutissons en moyenne une cinquantaine de kilos de viande par personne et par année. C'est beaucoup trop pour notre santé, mais c'est aussi destructeur pour le climat : la production de viande est responsable de 14 % des émissions mondiales de CO<sub>2</sub>. Enfin, seul un élevage à petite échelle peut assurer un certain respect des animaux.

35 La politique joue également un rôle. Ce mardi 6 juin, le parlement a refusé de supprimer des subventions annuelles de six millions de francs visant à promouvoir la viande. Vous vous souvenez de cette publicité « Tout le reste n'est que garniture » ? Une telle politique de soutien est complètement dépassée à l'heure de l'Accord de Paris<sup>2</sup> et du rejet, par des consommateurs de plus en plus nombreux, de l'élevage traditionnel. Les conditions-cadres doivent évoluer, sans qu'il soit  
40 pour autant nécessaire de nous contraindre dans nos choix personnels. Ce n'est certainement pas la consommation de viande que les collectivités publiques doivent encourager, mais celle d'aliments écologiques et sains. Ensuite, chacun d'entre nous est libre de choisir ce qu'il met dans son assiette.

Adèle Thorens, *blogs.letemps.ch*, 7.7.2017

<sup>1</sup>Vert : appartenant au parti écologiste.

<sup>2</sup>Accord de Paris : premier accord universel sur le climat en 2015.

## Le harcèlement de rue: l'aménager ou l'éradiquer<sup>1</sup>?

- En janvier 2016, Léonore Porchet (Les Verts-VD) déposait une interpellation à la Municipalité de Lausanne sur le harcèlement de rue subi par les femmes. Le rapport de l'enquête qui en a suivi a permis de faire la lumière sur une réalité quotidienne qui n'avait jusqu'ici jamais vraiment été reconnue par les autorités. Pourtant, depuis les années 1970, sous des slogans tels que « Femmes, prenons la nuit », de nombreuses organisations féministes n'ont cessé de dénoncer ces pratiques.
- Le harcèlement de rue, ce sont les comportements adressés aux personnes dans les espaces publics, visant à les interpeller verbalement ou non, de façon intimidante, insistante, irrespectueuse, humiliante, menaçante et/ou insultante, en raison de leur sexe, de leur genre ou de leur orientation sexuelle. En sont principalement victimes les femmes et les personnes LGBTIQ<sup>2</sup>. Quant aux agresseurs, ils sont dans l'immense majorité des hommes, toutes classes et origines confondues. Le harcèlement de rue provoque un sentiment d'insécurité à deux facettes: la peur concrète de subir des agressions sexuelles, couplée au rappel, plus symbolique, que les femmes n'ont pas la même légitimité à exister dans le dehors. A Lausanne, les mesures proposées pour lutter contre le harcèlement de rue par Pierre-Antoine Hildebrand (PLR-VD), municipal en charge de la Sécurité et de l'Economie, visent principalement à une sécurisation de l'espace public: renforcer la présence policière sur les lieux dits à risque, « réfléchir sur le développement de trajets nocturnes sécurisés » et « améliorer l'éclairage public ». Si ces propositions semblent fournir une réponse concrète aux véritables risques d'agressions, elles comportent des aspects plus problématiques.
- Dans le combat contre le harcèlement de rue, on peut en effet distinguer les mesures selon qu'elles œuvrent à un accès réel des femmes à l'espace public ou qu'elles créent des espaces dits sécurisés. En d'autres termes, remet-on en question le sexisme, ou rappelle-t-on simplement aux femmes leur vulnérabilité, en renforçant le dehors comme espace « femina non grata »? Trajets balisés, lampadaires parce-que-la-nuit-ça-fait-peur, beaucoup de policiers et quelques policières: dans les mesures qu'elle avance, la Municipalité de Lausanne semble avoir choisi son camp.
- On peut par ailleurs s'interroger sur la manière dont les autorités vont identifier ces fameux lieux d'insécurité. Depuis quelques années, et malgré les nombreuses protestations des féministes, les médias francophones ont tendance à associer le harcèlement de rue aux hommes étrangers ou racisés. Lorsqu'on combine cette perception raciste aux mesures populistes mises en place par la Ville de Lausanne contre le deal de rue, on peut prévoir que la présence policière sera simplement augmentée dans des lieux où elle est déjà extrêmement active. Ainsi, le harcèlement, parfois un peu plus châtié mais tout autant insécurisant, subi dans d'autres zones a encore de beaux jours devant lui. Et le délit de faciès<sup>3</sup> aussi.
- Finalement, la Municipalité propose tout de même de lancer une réflexion sur la « sensibilisation et la prévention » et d'« améliorer la collaboration avec les acteurs publics, parapublics et privés ». Bien. Tout cela reste très vague et paraît ignorer que le matériel pour travailler en profondeur sur le sexisme existe. Par ailleurs, un travail de long terme sur le harcèlement de rue doit sortir de la vision individualiste « agresseur-victime » pour questionner les rapports de domination qui le sous-tendent. Il faut s'atteler à déconstruire l'idéologie selon laquelle il est normal d'aborder et d'importuner une femme dans la rue, en luttant contre toutes les sortes de harcèlement de rue. Car on ne se fait pas interpeller de la même manière si l'on porte un voile, si l'on est une femme trans<sup>4</sup> ou si l'on donne la main à sa copine dans la rue. La publicité sexiste, qui permet à certains de se faire beaucoup de blé sur la culture du viol, ne devrait pas non plus être laissée de côté.
- (...) Ce n'est pas un seul type de harcèlement de rue qui doit être appréhendé, mais la multitude de ses manifestations. Des mesures efficaces devraient prendre en compte cette complexité, faute de quoi on risque de stigmatiser certaines populations déjà précaires et de déresponsabiliser une grande partie des agresseurs. « La violence des hommes, on veut pas l'aménager, on veut l'éradiquer<sup>5</sup> ».

Djemila Carron et Marlène Carvalhosa Barbosa, [www.lecourrier.ch](http://www.lecourrier.ch), 24.1.2017

<sup>1</sup>Eradiquer : faire disparaître un mal, une maladie.

<sup>2</sup>LGBTIQ : appartenant ou relatif à la communauté homosexuelle, bisexuelle, transgenre, transsexuelle, intersexe ou queer.

<sup>3</sup>Délit de faciès : désigne le fait de juger une personne à son apparence.

<sup>4</sup>Trans : recouvre les personnes dont l'identité de genre s'écarte des attentes traditionnelles reposant sur le sexe qui leur a été assigné à la naissance.

<sup>5</sup>Slogan de la marche de nuit féministe du 14 juin 2008 à Paris.

## Ces cadres supérieurs qui fuient des "métiers à la con"

Vous vous ennuyez au travail malgré de bonnes études ? Vous vous sentez inutile ? Rassurez-vous, vous n'êtes pas seul. Ceux qu'on appelle encore les « cadres et professions intellectuelles supérieures » n'encadrent plus personne, d'ailleurs ils n'utilisent plus vraiment leur cerveau et sont menacés par le déclassement social. Chez ces anciens premiers de la classe, les défections<sup>1</sup> pleuvent et la révolte gronde. Vous ne les trouverez cependant pas dans la rue à scander des slogans rageurs, mais à la tête de commerces des grands centres urbains : boulangers, restaurateurs, pâtisseries, fromagers, bistrotiers ou brasseurs, derrière leur comptoir et les deux mains dans le concret. La quête de sens de ces jeunes urbains n'a pas peur ni de redessiner nos villes, notre consommation mais aussi notre vision du succès, car ces nouveaux entrepreneurs marquent peut-être le renversement des critères du prestige en milieu urbain.

10 Demandez à un bon soldat de l'économie de la connaissance de vous parler de son quotidien de travail. Au fil de la discussion, une formule surgira à coup sûr pour exprimer ce malaise : la perte de sens. Une expression si souvent lue ou entendue que l'on ne se donne même plus la peine de l'analyser, comme si elle allait de soi. Ce livre explique comment et pourquoi des individus diplômés de l'enseignement supérieur veulent ouvrir des restaurants, des anciens d'écoles de commerce ou de Sciences Po se rêvent en tablier dans une épicerie bio ou une cave à vins, des banquiers deviennent boulangers, des chercheurs ouvrent leur foodtruck et des consultants en stratégie se reconvertissent dans le fromage.

20 J'ai rencontré Antoine au début de mes recherches sur les parcours atypiques de jeunes diplômés. Je m'intéressais à l'époque à ces « premiers de la classe » qui, bien que possédant un atout maître pour réussir dans la société française (un diplôme prestigieux), s'apprêtaient à mettre un coup d'arrêt à une carrière toute tracée pour prendre un itinéraire alternatif. Très bon élève, appliqué, curieux et créatif, Antoine travaillait alors dans une agence spécialisée dans la publicité digitale, chargé de l'analyse statistique – désormais nommée big data ou analytics. Un domaine d'expertise nouveau, assez technique et peu connu du public, qui pouvait passionner un jeune à l'aise en sciences et un peu geek. Pourtant, il portait un regard rétrospectif très sombre sur son parcours universitaire, à l'aune de ses premières années d'expérience professionnelle.

25 *Quand tu fais Sciences Po, tu vois beaucoup de gens qui vont finir chef de projet de quelque chose dans une agence, à se faire chier. Parce que soyons francs : on n'apporte aucune valeur ajoutée à la société. On passe notre temps à pisser dans un violon, avec des clients qui, en face, ont suivi le même cursus que nous et qui eux-mêmes sont tristes... et on est tous là en train de se mentir. L'entreprise est une fabrique de tristesse.*

35 Le métier idéal selon lui ? Fonder une micro-brasserie pour fabriquer sa propre bière. Le malaise d'Antoine illustre bien la double crise existentielle, ou crise au carré, qui se répand chez les jeunes membres des professions intellectuelles supérieures : ils sont paniqués à l'idée de ne rien faire d'intéressant, et de mettre leurs capacités au service d'une cause dérisoire ou qu'ils réprouvent. Ils craignent de n'apporter aucune valeur ajoutée à la société voire, dans certains cas, de perpétuer une forme d'aliénation<sup>2</sup>, de servir des fins qu'ils réprouvent. Toutes les configurations sont possibles en croisant les racines de cette double crise du travail : un travail passionnant au service d'horribles multinationales cyniques et polluées, un travail rébarbatif dans une entreprise honnête ou au service d'une cause juste et, enfin, la double peine ; s'ennuyer au service d'un employeur que l'on déteste.

Jean-Laurent Cassely, *La Révolte des Premiers de la Classe*, essai, 2017

<sup>1</sup>Défection : fait d'abandonner ce à quoi on était lié.

<sup>2</sup>Aliénation: situation de quelqu'un qui est dépossédé de ce qui constitue sa raison d'être, de vivre.

## Prends le temps

- Prends le temps, vis-le  
Deviens le temps, pleinement  
Ni trop vite, ni trop lent  
Le temps, toujours le temps
- 5 Saisis l'instant, vis le moment  
Ni trop vite, ni trop lent
- Doucement, prends toujours le temps  
On a beau être pressés, les aiguilles nous font plier
- 10 On n'arrête pas le temps en renversant le sablier  
On parle de nous au passé le jour où l'horloge s'effondre  
Chaque vie passée est un assemblage de secondes
- 15 Nos sourires prennent des rides, nos souvenirs la poussière  
Le temps n'est jamais rigide, aujourd'hui deviendra hier
- 20 À force de s'écouler, on fait les choses à moitié  
Ma vie : une construction qui semble tous les jours en chantier  
Loin de ma famille, j'écris c'texte au studio
- 25 Mes pensées s'éparpillent, j'vois grandir mes gosses en photo  
J'ai tant de projets en attente, mais ma mort est latente  
J'ai peur de m'en aller sans avoir profité
- 30 d leur présence  
J'ai besoin de prendre le temps, d'avancer en m'arrêtant  
Respirer, laisser le temps à l'amour de m'inspirer
- 35 Prends le temps, vis-le  
Deviens le temps, pleinement  
Ni trop vite, ni trop lent  
Le temps, toujours le temps  
Saisis l'instant, vis le moment
- 40 Ni trop vite, ni trop lent  
Doucement, prends toujours le temps
- On a des portables et des mails, tout pour gagner du temps  
Mais même écrire un texto nous paraît éreintant
- 45
- Depuis les réseaux sociaux, on est encore plus distants  
On a beau avoir Facebook, on n'est pas moins seuls pour autant
- 50 "Lol" remplace un sourire, "Mdr" un fou rire, pourtant  
On a tout pour être ensemble mais on n's'aime qu'à mi-temps  
J'pense aux frères incarcérés qui comptent le temps
- 55 Et savent combien il est important  
Le temps ce n'est pas de l'argent mais de l'or  
L'aboutissement de tous nos instants c'est la mort
- 60 Mieux vaut être constant que d'aller trop vite  
N'a pas profité de l'instant, qui se précipite  
Un ciel étoilé, un coucher de soleil  
Prends le temps de contempler avant ton dernier sommeil
- 65 Ne cours plus, pose-toi  
Vois-tu, pour aimer à trois on attend neuf mois
- Prends le temps, vis-le  
Deviens le temps, pleinement
- 70 Ni trop vite, ni trop lent  
Le temps, toujours le temps  
Saisis l'instant, vis le moment  
Ni trop vite, ni trop lent  
Doucement, prends toujours le temps
- 75 J'me retrouve tout seul et je ne sais plus comment  
Du temps pour les autres, j'en avais jamais avant  
Parfois j'me demande ce que j'ai fait de mon passé
- 80 J'ai perdu du temps à vouloir trop en gagner
- J'me retrouve tout seul et je ne sais plus comment  
Du temps pour les autres, j'en avais jamais avant
- 85 Parfois j'me demande ce que j'ai fait de mon passé  
J'ai perdu du temps, du temps, du temps...

Kerry James et Faada Freddy, *Prends le temps*, album Mouhammad Alix, 2016

## Comment faire fortune avec du gratuit ?

5 Nul ne peut ignorer aujourd'hui les profits gigantesques engrangés à partir du « gratuit » par des entreprises comme Google ou Facebook, des firmes qui pèsent des centaines de milliards de dollars et qui dégagent chaque année des bénéfices hallucinants. Question simple : comment y parviennent-elles sans rien payer aux usagers ? Quand vous naviguez sur le Net, que vous postez un message, une photo

10 ou un morceau de musique sur un réseau social, aucun compteur ne se met en route pour pomper votre argent. Rien de comparable, par exemple, à ce qui se passe dans un taxi ou avec un téléphone à l'ancienne.  
Pour l'utilisateur naïf, tout paraît donc gratuit. Certains prétendent, comme Jeremy Rifkin, un idéologue dont les livres sont traduits dans le monde entier, que nous allons bientôt vivre la fin du capitalisme, supplanté qu'il va être avant la fin du siècle par des réseaux collaboratifs « de particuliers à particuliers ». Son argument principal est que la logique compétitive des sociétés libérales conduit à leur propre dépassement selon un processus fatal : la concurrence oblige les entreprises à tout faire pour baisser les coûts de production, donc à réduire les profits. Or l'émergence du big data et des objets connectés permet des échanges entre particuliers à coût quasiment nul. Par exemple, un cours ou un livre numérique mis en

15 ligne par un particulier ne coûtent, une fois les investissements de départ amortis, pratiquement rien. Que vous distribuiez votre livre à 100 exemplaires ou à 100 000 revient au même. Nous allons donc entrer très bientôt dans une nouvelle société qui sera à tous égards adossée à des valeurs contraires au capitalisme : le communautarisme remplacera l'individualisme, l'usage et l'accès, la propriété privée, la gratuité, le mercantilisme, le durable, l'obsolescence programmée, la coopération, la concurrence, le « care » et souci

20 de l'autre, le souci de soi et l'égoïsme, le partage, la possession, l'être se substituera à l'avoir, la prise en compte des générations au court-termisme, le commerce équitable à l'exploitation du tiers-monde, j'en passe et des meilleures.  
Le problème, c'est que la vérité est tout autre, car, comme le dit un slogan désormais célèbre, si vous ne payez rien, en apparence, c'est que « c'est vous le produit » - formule qu'on attribue à Tim Cook, le patron d'Apple, qui entendait par là critiquer justement les profits insidieux de Facebook et de Google.

25 En clair : s'ils ne vous font rien payer quand vous utilisez leurs services, c'est qu'ils collectent, grâce à vos navigations diverses, une infinité d'informations sur vos goûts, vos habitudes, vos désirs, votre état de santé et mille autres données (« data ») qui se revendent à des prix faramineux aux entreprises qui en tirent des enseignements précieux pour cibler leurs clients. Telle est la source de la valeur de ce fameux

30 « big data » (littéralement « grosses données ») qui lui-même s'enrichit en permanence grâce aux milliards d'objets connectés qui diffusent en continu sur le net.  
Le « pseudo-gratuit » est donc au plus haut point profitable pour qui maîtrise l'art et la manière de s'en servir, les réseaux sociaux « sans frais » en apparence étant gérés en sous-main comme des entreprises privées à but totalement lucratif. Où l'on voit combien la nouvelle économie dite « collaborative » est loin

35 d'annoncer la fin du capitalisme. C'est même tout l'inverse qui a lieu sous nos yeux et l'économie en réseau qui se développe de manière exponentielle<sup>1</sup> à partir des nouvelles technologies et des objets connectés constitue bel et bien un sommet du capitalisme libéral.

Ce qu'elle engendre d'abord et avant tout, c'est à la fois une formidable lame de fond dérégulatrice et anti-étatique (comme on l'a vu un peu partout dans le monde à l'exemple d'UberPop), en même temps que des profits parfois incroyablement rapides, comme en témoignent non seulement les fameux Gafa (Google, Apple, Facebook et Amazon), mais aussi des entreprises comme Airbnb, Uber, BlaBlaCar, vente-privee.com, et tant d'autres qui mettent en relation les particuliers entre eux en court-circuitant les intermédiaires traditionnels (l'hôtellerie, les taxis, les loueurs de voitures, les grands magasins, etc.). A l'opposé d'une prétendue fin du capitalisme, c'est à son explosion ultralibérale et mercantile qu'on assiste

40 sous le voile d'une gratuité aussi gentille en apparence que fictive en réalité ! Qu'il s'agisse des grands réseaux sociaux ou des start-up édifiées sur le modèle d'Uber qui se comptent désormais par milliers, le but ultime reste plus que jamais le profit. (...)

Luc Ferry, *L'information immobilière*, printemps 2016

<sup>1</sup>Exponentiel : qui augmente de façon rapide dans des proportions grandissantes, au-delà de ce qui était attendu.

## La burnerie

Romane s'éveilla en sursaut. Des perles de sueur suintaient sur son front. Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait ce rêve. *C'est le trac*, se dit-elle en étirant ses membres douloureux. Le cauchemar revenait avant chaque importante conférence publique à donner. L'insupportable sonnerie de son téléphone portable se remit à strider. La jeune femme grogna avant de glisser son doigt nerveux sur la paroi lisse de l'écran pour mettre un terme à ce supplice sonore. 14h 30. Les minutes ne faisaient jamais de quartier en pareil cas et s'égrenaient impitoyablement. Pas de temps à perdre. Romane bondit hors de son lit et chassa d'une main preste les signes de sieste sur son visage. Elle noua rapidement ses longs cheveux bouclés bruns en un chignon sauvage dans lequel elle planta le premier crayon venu en guise de peigne. Son négligé tomba à ses pieds sans résistance tandis qu'elle pénétrait dans la cabine de douche. Le pommeau eut tout le loisir d'observer le joli corps vallonné de trentenaire sportive et ses chromes auraient probablement rougi s'il avait eu forme humaine.

Puis Romane se sarcophagea dans une immense serviette et frotta le miroir d'un poing pressé pour dessiner un trou dans la buée.

15 *Je suis ravie de venir vous parler aujourd'hui d'un thème qui m'est cher et qui nous concerne tous : la burnerie dans notre vie de tous les jours !*

La burnerie... C'est le nom qu'elle avait trouvé pour nommer l'ensemble des comportements plus ou moins nuisibles auxquels presque tout le monde était confronté dans son quotidien, au bureau, à la maison ou partout ailleurs : un automobiliste ou un client passant injustement ses nerfs sur vous, un supérieur hiérarchique vous critiquant publiquement, un conjoint manquant du tact le plus élémentaire... Les exemples de burnerie pouvaient varier à l'infini !

Parmi les caractéristiques fréquentes, on retrouvait à des degrés variés chez les sujets à burnerie : une certaine inflation de l'ego (et la part d'égoïsme qui va avec), un instinct de domination de supériorité plus ou moins exacerbés, ainsi qu'un penchant naturel pour les jeux de pouvoir ou les rapports de force. Quand elle parlait de burnerie, Romane évoquait aussi souvent les malheureux « petits attentats à la sensibilité » trop souvent perpétrés (manque de tact, manque d'écoute, mesquineries diverses), la regrettable propension à l'agressivité facile ou gratuite, sans oublier la mauvaise foi en toute bonne foi, si tristement répandue. Fréquente également, la tendance au jugement facile et aux critiques « en trois i » : injustes, injustifiées, inappropriées, ou parfois l'irrépressible besoin de mettre des pressions inutiles ou d'avoir raison plus que de raison... Bref, la burnerie pouvait se loger à tous les étages.

Romane avait su très tôt qu'elle tenait là sa vocation : réduire le taux de burnerie partout où elle le pourrait ! En cela, sa mission apparaissait triple : aider les gens à affronter les comportements burnés dont ils pourraient faire les frais, éveiller les consciences pour amener chacun à réfléchir à ses propres penchants burnés et enfin, accompagner le changement des personnes qui le souhaitaient en leur apprenant à *déburner* efficacement leurs comportements ; une sorte de relooking intégral de posture et de mentalité. L'idée ? Gommer leurs travers burnés polluants ou nuisibles pour l'entourage et développer une *façon d'être* plus juste et harmonieuse.

Aujourd'hui, elle espérait beaucoup de la conférence qu'elle allait donner pour promouvoir son action. La presse serait là. Les retombées pouvaient être importantes pour son entreprise, Sup' de Burnes.

Raphaëlle Giordano, *Le jour où les lions mangeront de la salade verte*, roman, 2017

## A quoi servez-vous ?

Quand je compare le déluge de banalités et de futilités dont s'abreuvent les sociétés dites modernes avec le déluge de feu qui pleut sur les autres, il m'arrive de penser que le monde est plus fou qu'il ne l'a jamais été, qu'il manque totalement de sens, que la vie en manque tout autant et qu'une seule question mérite d'être posée, par chacun de nous, pour guider chacune de nos vies et tenter de remettre le monde sur le chemin de sa survie et des Lumières<sup>1</sup>.

Une question révolutionnaire et simple. Une question révolutionnaire parce que simple : à quoi servons-nous ? A quoi servez-vous ?

Si chacun voulait bien se poser cette question, autrement que de façon sommaire, si chacun voulait vraiment y chercher une réponse sincère et exigeante, on serait d'abord emporté dans un abîme de perplexité : pourquoi faudrait-il être utile ? A qui ? A quoi ? Qu'est-ce qu'être utile ? Comment être utile ? Faire le mal au nom d'une cause, est-ce être utile ?

D'abord, faut-il être utile ? Bien des gens répondent, instinctivement, par la négative à cette question, et pensent que la vie se résume à survivre, comme un animal, et à jouir de chaque instant, dans la limite de ses moyens. Autrement dit, la seule utilité qu'on devrait chercher serait de gagner sa vie et celle des êtres qui dépendent de nous, pour prendre le maximum de bon temps. Mais si tous les humains se contentaient d'une telle réponse, si chacun se limitait à chercher son propre bonheur, on sait maintenant d'expérience, malgré tous ceux qui ont prétendu le contraire, que le monde serait condamné à la brutalité la plus sauvage et à la destruction de la nature. On le sait parce qu'on assiste tous les jours à cela. Aucune civilisation ne peut survivre par la simple juxtaposition<sup>2</sup> de millions d'égoïsmes. Il lui faut beaucoup plus, il lui faut que chacun soit utile à quelque chose.

Alors, puisqu'il faut être utile, à qui ou à quoi faut-il l'être ? A soi-même ? Cela ne peut convenir, car si une telle réponse était justifiée, renoncer à exister suffirait pour qu'il soit soudain inutile d'être utile ! A ses enfants ? Cela non plus ne peut être satisfaisant, car ne pas en avoir enlèverait alors toute raison d'être utile. A tous ceux qu'on aime ? Ce serait tout aussi insuffisant, puisque ne pas aimer permettrait de se dispenser de toute utilité. Autrement dit, et c'est révolutionnaire : une raison d'être utile ne peut être créée que par celui qui la cherche. Elle doit exister indépendamment de lui. Alors, posez-vous cette question : à quoi servez-vous ? Osez être exigeant avec vous-même en trouvant une réponse.

Evidemment, je me pose à moi-même, sans cesse, cette question. Et, après avoir écarté les solutions les plus évidentes (« je sers à survivre » ou « je sers à être heureux », ou « je sers à rendre mes proches heureux »), pour les raisons dites plus haut, j'aborde les suivantes : je dois servir à ce que d'autres, qui me sont inconnus et ne dépendent pas de moi, soient heureux, en particulier à ce que ceux qui existeront après moi soient heureux. (...)

Il faut que son propre bonheur soit la conséquence de son utilité au monde et non sa propre raison d'être.

Ce n'est ni simple, ni naturel. (...) Tel est le combat majeur de notre civilisation, si elle ne veut pas disparaître, dans le feu et les larmes, mais au contraire progresser, en donnant du sens à chacun de nos propres gestes, à chaque sourire de l'autre.

Jacques Attali, *j@attali.com*, 22.02.2016

<sup>1</sup>Lumières: mouvement européen du XVIIIe siècle qui plaçait les connaissances intellectuelles et scientifiques au-dessus des croyances imposées par l'Eglise.

<sup>2</sup>Juxtaposition: fait de placer des éléments de même nature au même niveau.

## L'âme des cadeaux

Noël, les étrennes, les « fêtes » et leurs cortèges de bonheurs et de malheurs, d'amour et de haines familiales sont passés une fois encore. Les paquets ont quitté le sapin, on les a déballés, on s'est exclamé, on a remercié...

5 C'est maintenant le temps des sapins sur le trottoir, des foies qui crient grâce et des occasions sur E-bay. Oui, c'est paraît-il une habitude qui se répand, on met en vente sur le net dès le 3 janvier les cadeaux inutiles ou désolants.

10 Cette pratique m'a horrifiée dès qu'on m'en a parlé (je ne fréquente guère les sites d'achat en ligne) et j'ai essayé de comprendre pourquoi. Parce que moi aussi il m'est arrivé de recevoir des cadeaux consternants que j'enfouis au fond d'une armoire. Mais je ne les jette pas. Je ne les mets pas en vente sur E-bay, et même, je ne les offre pas plus loin, même pas dans un pays si lointain que son auteur ne pourrait jamais le savoir. Non, je les cache, mais je les garde. Sans vraiment jusqu'à maintenant comprendre pourquoi.

15 C'est dans *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss que se trouve peut-être la réponse. Bien sûr, il y développe la notion de don et de contre-don, essentielle dans toutes les sociétés humaines. Et on voit bien que ce qui se passe sous le sapin est un échange, bougie contre savon parfumé, livre contre CD, cachemire contre chemisier de soie, suivant le pouvoir d'achat des protagonistes. Mais ce n'est pas la valeur en soi qui régit le rite, c'est l'échange de valeurs équivalentes.

20 Mais cela n'explique pas encore pourquoi l'idée de donner ou pire de vendre un cadeau qu'on a reçu me choque autant. Mauss nous l'explique ensuite avec la notion de *hau* (mot emprunté aux Maori de Nouvelle-Zélande). Le *hau*, c'est « l'esprit de la chose donnée ». Les Maoris pensent que la chose donnée n'est pas inerte et qu'elle tend à revenir vers son lieu d'origine, vers son premier propriétaire, parce qu'elle contient un peu de la substance même de celui-ci, c'est un peu de lui. Bon, nous ne sommes pas si loin des Maoris quand nous disons, par exemple que nous avons « mis tout notre cœur » dans un cadeau. Et cela nous explique peut-être aussi pourquoi il est si impensable, dans

25 notre code social, de refuser un cadeau, aussi impensable que de refuser une main qui se tend.

30 Cette théorie du *hau* explique aussi pourquoi celui qui reçoit devient débiteur, parce qu'en recevant quelque chose de l'esprit du donateur, il se place en quelque sorte sous sa dépendance. D'où l'importance de rendre la pareille pour équilibrer les forces, équilibre qui peut aller jusqu'à la surenchère bien connue du potlatch<sup>1</sup> où il s'agit d'empiler dons et contre-dons jusqu'à ce que l'un des deux déclare forfait et par là même se place hiérarchiquement en-dessous de son donateur.

35 Mais revenons à notre cadeau de Noël. Ce n'est pas la collection complète des DVD de Gérard Oury qui se retrouve sur E-bay. C'est un peu de l'âme (ou du cœur) de la tante Ursule qui nous l'a offerte. C'est son désir de nous faire plaisir, sa recherche de la bonne idée, le soin qu'elle a pris pour faire le paquet, et même son erreur qui témoigne, justement de l'existence de ce *hau* maori : c'est à elle que *Le Corniaud*, *La Grande vadrouille* et *Rabbi Jacob* auraient fait plaisir. C'est un peu d'elle, en effet, qu'elle nous a donné.

40 Alors, sur le net au lendemain de Noël, s'étaient des dizaines de petits morceaux de cadavres, les cadeaux dont on n'a pas voulu. Les mains tendues qu'on n'a pas prises, les esprits condamnés à errer, puisque, repoussés par leur destinataire, ils ne retrouveront pas leur lieu d'origine. Noël n'engendre pas seulement des crises de foie et des drames familiaux, il crée aussi des tas de petits fantômes de *hau*...

Le code ne favorise pas seulement la paix sociale, quand, comme ici, il commande de ne pas mettre les cadeaux en vente dès le 26 décembre, il prend soin de notre paix intérieure et prévient notre mauvaise conscience.

45 Il est bon, parfois, de chercher le sens des choses dans la profondeur de la « pensée sauvage ».

Sylviane Roche, *blogs.letemps.ch*, 2.1.17

Potlatch : cérémonie rituelle de destruction ou d'échange de dons dans les sociétés primitives.

## Pour en finir avec l'égalité hommes-femmes

D'année en année, le constat est invariable: le monde continue d'offrir de meilleures perspectives aux hommes qu'aux femmes. Or, tandis que cette lutte-là patine, certaines, parmi les plus jeunes, font le choix de renoncer à tout pour aller se marier en Syrie.

5 Chaque année depuis dix ans, le World Economic Forum publie un rapport sur les inégalités entre hommes et femmes dans le monde. Le Global Gender Gap Report, sorti cette semaine, s'appuie sur différents indicateurs d'accès à l'éducation et à la santé, et aussi, aux responsabilités politiques et aux opportunités économiques, puis établit un score par pays.

10 D'année en année, l'invariance du bilan décourage même d'en parler. A ce jour, et sans surprise, aucun pays au monde n'offre aux hommes et aux femmes les mêmes opportunités. Ceux du Nord de l'Europe sont toujours les plus près d'y parvenir. Le Yémen, le Pakistan, et la Syrie occupent toujours la fin du classement. Et si l'accès paritaire à l'éducation et à la santé sont les domaines, essentiels, où les femmes ont le plus progressé, il leur manque toujours, et partout, la possibilité d'occuper des postes à responsabilités aux niveaux politique et économique, et ce, à salaire équivalent.

15 Mais quittons un instant ce paysage statistique désolant, le terrain d'une lutte qui patine, pour s'inquiéter de l'émergence d'un micro-phénomène connexe<sup>1</sup>. En effet, l'Etat islamique, apparemment, offre aux jeunes femmes d'aujourd'hui une alternative à ce lot commun qui doit bien présenter un peu d'intérêt, puisqu'elles sont déjà quelques-unes à avoir choisi d'y adhérer. De quoi s'agit-il? En gros, l'idée consiste à se marier avec un homme qu'elles n'ont pas choisi (mais qui, néanmoins, serait certifié « pur » au plan moral, et naturellement bourré de testostérone, vu les circonstances), puis à  
20 se consacrer entièrement à la satisfaction de ses besoins, et enfin, à produire avec lui des enfants.

On ne peut pas soupçonner toutes les jeunes femmes parties se marier en Syrie d'avoir été manipulées et trompées. L'Etat islamique parvient à séduire des profils très divers, et toutes celles qui s'y sont engagées ne sont pas des dindes (même s'il y en a aussi). En faisant le choix de cette forme d'esclavage volontaire – dont on rappellera au passage qu'elle n'a rien à voir avec l'islam lui-même –,  
25 certaines agissent de manière rationnelle et argumentée. Et que nous disent-elles ?

30 Qu'elles ne trouvent pas, dans nos sociétés libérales et ultra-concurrentielles, de quoi se projeter dans un avenir heureux. Qu'elles ne se sentent pas la force de poursuivre, avec toute l'assiduité requise, à la fois une carrière époustouflante, une vie privée épanouissante, un corps parfait et une vie sociale formidable. Que le champ des possibles qui leur est offert, dans les médias, sur les réseaux virtuels, mais aussi, dans le discours féministe, semble miné de promesses non tenues, de mirages et de désillusions. Et qu'au fond, elles préfèrent renoncer à tout, quitte à liquider les acquis imparfaits de l'égalité entre hommes et femmes. Elles quittent le terrain de cette bataille désespérante pour l'égalité, et le font de la manière la plus violente qui soit. Mais pour toutes celles qui partent ainsi, et font tout un esclandre, combien, au fond, ont déjà déserté en silence ?

Rinny Gremaud, *Le Temps*, 28.11.2015

<sup>1</sup>Connexe : qui est lié à quelque chose d'autre par des rapports étroits, par la similitude ou la dépendance.

## Le sociologue et le code social

Il y a quelques semaines j'ai participé à un (trop court) débat sur la RSR à propos de ces enfants qui avaient refusé de serrer la main d'une enseignante à Bâle. J'ai dit à quel point je déplorais la réaction des autorités scolaires. Mon contradicteur, lui, trouvait qu'on faisait beaucoup de bruit pour pas grand-chose et que cela n'était que de l'islamophobie dissimulée.

- 5 Mon propos n'est pas de revenir ici sur cette regrettable histoire, mais de réfléchir à un point qui me paraît d'autant plus intéressant que mon interlocuteur était professeur de sociologie à l'université. Un de mes arguments était que, dans notre société, la poignée de main a un sens très précis, et que refuser une main qui se tend est une grave injure, équivalente à cracher au visage. C'est un affront très grave. Chez nous, tendre la main est le signe de l'ouverture à l'autre, de bienvenue, d'acceptation et aussi d'estime. (...)
- 10 Quand j'ai tenté (en trois minutes tout compris à la radio) (...) de développer cette idée qui me paraît pourtant absolument fondamentale, mon interlocuteur sociologue m'a rétorqué que tout cela n'était que des « conventions sociales » sans importance, qu'il était normal que des jeunes cherchent à s'en affranchir et a même ajouté que « dans (s)a jeunesse, les garçons affichaient de porter des cheveux longs. C'était la même chose ». (...) Ravalant ma frustration, je me suis posé la question suivante : quel
- 15 genre de sociologie enseigne un « sociologue » qui confond convention sociale et code social ? C'est vraiment inquiétant...

- Une convention sociale est, en effet, sujette à contestation, changements, évolution, au gré des âges et des sociétés. Une convention sociale règle les rapports hiérarchiques (par exemple, pour un domestique, parler à sa patronne à la troisième personne), dicte l'usage du tu et du vous, la manière de s'habiller ou de
- 20 tenir sa fourchette. C'est ce qui s'exprime par « ça se fait ou ça ne se fait pas », sans qu'on sache vraiment pourquoi. En effet, la mode (par exemple cheveux longs, cheveux courts, vêtements foncés et unis pour les hommes, colorés pour les femmes, longueur des jupes, etc.) peut aussi être rangée dans la catégorie des « conventions ». Et on voit bien par ces exemples que ces façons de faire sont contingentes<sup>1</sup>, sujettes à transformation, à disparition même, selon qu'évolue la société. Les conventions
- 25 constituent l'étiquette, cette « méchante » face du code social qui sert le plus souvent à discriminer, à inclure ceux qui la connaissent et à exclure ceux qui l'ignorent. Et là, d'accord, il ne faut pas hésiter à les transgresser si on pense que le jeu en vaut la chandelle.

- Et puis il y a le « gentil » code social qu'on appelle la politesse, celui qui, dans toutes les sociétés sert à accueillir l'autre, à le mettre à l'aise, à ne jamais lui faire perdre la face. « Celui qui fait rougir son prochain
- 30 en public, c'est comme s'il le tuait » dit la Torah (Baba Metsia 59a). Cette injonction, on la trouvera sous des formes diverses dans toutes les sociétés. Dans la nôtre, le pire du pire, c'est refuser la main qui se tend. D'autres civilisations ont d'autres pratiques, les Russes s'embrassent sur la bouche (beurk), les Japonais s'inclinent très bas. (...) Et là, on n'est plus dans la « convention » mais dans le langage fondamental et qui doit être compris et pratiqué par tous les membres de la société s'ils ne veulent pas en
- 35 être exclus.

Les autorités scolaires bâloises ont donc failli à leur mission qui est, entre autres, d'aider leurs élèves à se retrouver et s'intégrer dans la société où ils prétendent vivre.

- Quant au sociologue qui confond étiquette et politesse, qui réduit le langage social à une convention dont il faut secouer le joug<sup>2</sup>, il fabrique ce que Durkheim craignait le plus (et dont il pensait justement que la
- 40 sociologie devait nous préserver), une société sans loi, une société anomique, c'est-à-dire qui n'a plus de langage commun.

Et quand on ne se parle plus faute de code partagé, on finit par se taper sur la gueule, non ?

Sylviane Roche, [www.hebdo.ch](http://www.hebdo.ch), *les blogs*, 2.5.2016

<sup>1</sup>Contingent : fortuit, accidentel, incertain.

<sup>2</sup>Joug : contrainte matérielle ou morale.

## Ces bêtes qui pèsent des milliards

Des croquettes anti-âge. Des colliers connectés qui mesurent l'activité physique. Des examens IRM dans des cliniques de luxe. Rien n'est trop cher ni trop sophistiqué dès qu'il s'agit de nos animaux familiers. Ce printemps, Ikea a présenté une nouvelle ligne d'accessoires pour chiens et chats, baptisée Lurvig, qui sera testée sur plusieurs grands marchés d'ici à la fin de l'année. A cette occasion, le directeur du design, Marcus Engman, a déclaré lancer cette gamme de produits « car les chats et les chiens sont des membres à part entière de la famille ».

Pour les marchands, cette observation signifie que le propriétaire d'animal consomme bien plus que par le passé. En cinq ans, les dépenses ont opéré un bond de 20% aux Etats-Unis. Selon une enquête datant de 2006 du centre de recherche américain Pew, 85% des propriétaires de chiens et 74% des maîtres de chats estiment que l'animal fait partie de la famille. Mieux : respectivement à 94 et 84%, ils considèrent qu'ils entretiennent une « relation étroite » avec leur compagnon domestique. « Les gens vivent de plus en plus vieux et n'ont plus d'enfants chez eux. Alors ils prennent un animal. Parallèlement, les millennials<sup>1</sup> ont des enfants toujours plus tard et adoptent des bêtes en attendant de fonder une famille. Dans les deux cas, chiens et chats comblent un vide et jouent le rôle d'une personne à part entière. Cette humanisation amène à acheter des produits de meilleure qualité et plus chers, décrypte Zain Akbari, analyste chez Morningstar, cité par *Les Echos*.

Actuellement, on recense 7,5 millions d'animaux domestiques en Suisse, soit autant que d'êtres humains, indique Julie Stillhart, responsable de l'association Quatre Pattes Suisse. Le nombre de gros chiens accuse un léger recul, tandis que les chats et les petits chiens sont plus nombreux. La demande grimpe pour les animaux exotiques comme les tortues, les serpents ou les poganas, des lézards d'Australie au caractère docile. En Suisse, près de la moitié (44%) des ménages cohabitent avec un animal. Quelque 12% des foyers hébergent au total plus de 520 000 chiens. Les chats sont présents sous 30% des toits et les lapins dans 4% des cas, selon la Société pour l'alimentation des animaux familiers. On dénombre quelque 1,65 million de chats et plus de 2 millions de poissons en aquarium. (...)

« Une tendance actuelle est de faire de l'animal de compagnie un véritable consommateur de mode. On trouve sur le marché des bijoux hors de prix, des robes pour les petits chiens, ou encore du vernis à ongle », observe Julie Stillhart, qui met en garde contre ce genre d'attitude niant les besoins réels de l'animal.

Aujourd'hui, les propriétaires qui nourrissent leurs amis à quatre pattes avec leurs propres restes de repas ont quasiment disparu. Les aliments pour animaux, désignés par le terme « pet food » dans l'ensemble de l'industrie, sont apparus dans les années 1970 à 1980. Puis les ventes se sont accélérées pour tripler entre la fin des années 1990 et aujourd'hui. Dès qu'une classe moyenne s'est formée dans un pays en développement et s'est urbanisée, les familles élargissent volontiers leur cercle à des compagnons domestiques. (...) Les ventes sont ainsi en progression en Amérique latine, notamment au Brésil, et en Chine. L'empire du Milieu représente 50% du marché de l'e-commerce du pet food chez Nestlé, pour des chiffres d'affaires néanmoins très faibles en comparaison du marché américain qui constitue 60% des ventes.

Chantal de Senger et Mary Vakaridis, *Bilan*, 16.8.2017

<sup>1</sup> Les millenials : personnes nées entre 1980 et l'an 2000 en Occident, génération cible dans le domaine du marketing.